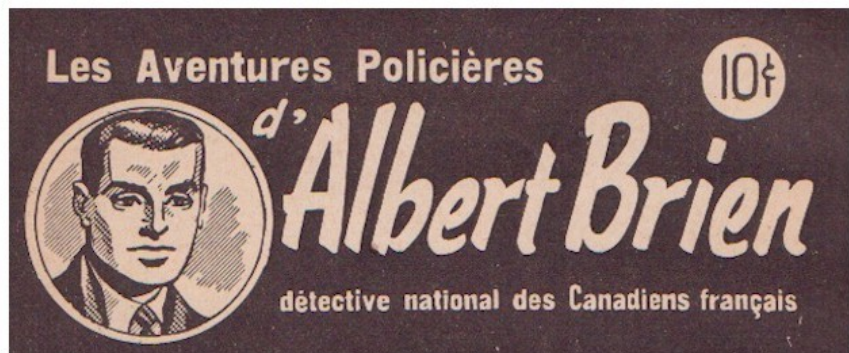


HERCULE VALJEAN
Je n'ai pas tué



BeQ

Hercule Valjean

Les aventures policières
d'Albert Brien # NS-011

Je n'ai pas tué

détective national des Canadiens-français

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 869 : version 1.0

Je n'ai pas tué

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

<http://editions-police-journal.com/>

I

Arthur Lamarre n'était pas millionnaire.

Non.

Mais il était riche !

Il était ce qu'on pouvait appeler un homme à l'aise.

C'était un courtier en assurances.

Il possédait un bureau rue St-Jacques.

Ce matin-là, il se mit en frais d'ouvrir ses lettres.

Tous les matins, il en recevait une dizaine.

Le courrier était sa première occupation journalière.

Soudain son regard se durcit.

Puis Lamarre pâlit en lisant la lettre.

Ses mains tremblaient.

Il la relut une seconde fois.

– Cher monsieur Lamarre.

C'est un ami qui vous écrit.

Un ami qui ne désire que votre bien. Votre femme vous trompe avec un de vos meilleurs amis, Jacques Renaud. Vous allez me dire que c'est faux. Eh bien, vous pourrez constater par vous-même.

Tous les mardis après-midi, le jour de congé de Renaud, votre femme va le rejoindre à son appartement.

Elle part de la maison vers deux heures et quinze et ne revient que quelques minutes avant votre retour.

Elle prend la précaution de passer par un couple de magasins afin de faire quelques emplettes, car elle vous fait croire que, le mardi, elle fait le tour des magasins.

Et c'était signé :

– Un ami !

Arthur déposa rudement la lettre sur son

bureau.

Il se prit la tête à deux mains.

Il se mit à réfléchir.

Oui, c'était vrai.

Sa femme sortait tous les mardis.

Il le savait.

Elle était supposée aller magasiner.

De plus, un détail frappa Arthur.

– Ma femme est plus jeune que moi !

En effet, Lamarre s'était marié il y a trois ans.

Aujourd'hui, il avait quarante-cinq ans et sa femme n'en avait que vingt-cinq.

Vingt ans de différence.

Jean Renaud approchait la trentaine.

C'était un grand et joli garçon.

Il avait certainement pu plaire à Anita, la femme d'Arthur.

Jean connaissait bien les Lamarre.

Lui-même était agent d'assurances et c'est

ainsi qu'il avait connu Arthur.

Il s'était noué d'amitié avec le couple qui venait de s'épouser.

Arthur se leva :

– Je vais vérifier... il faut que je sache !

Si c'était vrai !

Sa femme qui disait l'aimer ne l'aurait marié que pour son argent.

Et lui, pauvre fou, il lui avait donné une maison à quatre étages en se mariant.

Elle l'avait presque exigé.

– Demain, je vais savoir.

Oui, car c'était lundi aujourd'hui.

À midi, Arthur retourna chez lui.

Il était de bonne humeur.

Trop peut-être.

Sa femme se montrait aussi prévenante qu'à l'ordinaire.

La journée se passa sans autres incidents.

Une seule question obsédait Arthur.

– Qui donc avait pu écrire cette lettre ?

Un ami, soit !

Mais un ami qui causait le trouble dans son ménage.

Le mardi matin, Arthur fut très occupé.

Il alla s'acheter une paire de salopettes.

Puis passant chez un costumier, il s'acheta une moustache postiche.

Il compléta son costume en faisant l'acquisition d'une paire de lunettes fumées.

Vers onze heures, il revint à son bureau.

En arrivant, il décrocha l'appareil téléphonique.

Il signala un numéro.

Une voix de femme répondit :

– Allo ?

– Anita ?

– Oui.

– C'est Arthur.

– Ah !

- Je ne pourrai pas aller dîner aujourd’hui.
- Pourquoi ?
- J’ai trop d’ouvrage, je me ferai monter un sandwich.
- Comme tu voudras.
- Tu sors cet après-midi ?
- Comme d’habitude !
- Alors, nous nous reverrons ce soir.
- Entendu !
- Bonjour Anita.
- Bonjour Arthur.

Il raccrocha.

Il fit comme il l’avait dit.

Il appela au restaurant et se fit monter non pas un sandwich, mais un bon dîner.

Puis il appela sa secrétaire.

– Vous pouvez partir pour le reste de la journée.

– Le reste de la journée ? fit-elle, surprise.

– Oui, je dois sortir aujourd’hui et je vous donne congé.

– Oh merci, merci, monsieur.

– Vous reviendrez demain.

– Oui monsieur.

Elle demanda hésitante :

– Je puis partir tout de suite...

– Oui, oui, allez dîner et ne revenez pas.

– Très bien, et merci encore, monsieur.

Elle sortit.

Arthur finit vivement son repas.

Puis il se mit en frais de changer de vêtements.

Il endossa sa paire de salopettes.

Puis il alla se placer devant son miroir.

Il posa sa moustache postiche.

Puis il mit ses verres fumés.

Il savait fort bien que sa femme ne le reconnaîtrait pas sous ce déguisement.

Il sortit de son bureau.

Il se dirigea immédiatement vers un garage où l'on louait des voitures à l'heure.

Un homme s'avança :

– Bonjour monsieur.

– Bonjour.

– Je puis faire quelque chose ?

– Je désirerais une voiture pour l'après-midi.

– Certainement monsieur.

Il lui fit signe.

– Suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers le bureau.

Arthur dut signer quelques papiers et donner un dépôt.

Puis il revint à son bureau.

Vers une heure et demie, il en ressortait.

Il monta dans sa voiture.

Il la mit en marche.

La voiture vint s'arrêter tout près de la maison où demeurait Arthur.

Ce dernier descendit de voiture.

Il se mit en frais de faire semblant de travailler.

L'heure avançait.

– Deux heures.

Il jetait de temps à autre un coup d'œil vers sa demeure.

Soudain, la porte s'ouvrit.

Anita parut.

Elle se dirigea vers le garage.

Arthur remonta dans sa voiture.

Sa femme parut bientôt.

Elle était au volant d'une somptueuse limousine.

Les deux voitures se mirent à rouler.

Arthur était au volant de la seconde.

Il serrait les dents.

– Si c'était vrai ?

Soudain, la voiture conduite par Anita se dirigea vers un lieu de stationnement.

Arthur continua sa route.

Un peu plus loin, il descendit de voiture.

Il revint vers le garage où Anita avait déposé sa voiture.

Il vit sa femme en train de payer le commis.

Puis elle partit.

Arthur la suivait de loin.

Elle se dirigeait véritablement vers la rue Ste-Catherine.

Mais soudain, elle tourna sur une rue transversale.

Arthur tressaillit.

Elle venait d'entrer dans la rue où Jean Renaud habitait.

– Elle s'en va là.

Anita s'arrêta.

Elle était rendue devant la maison appartements.

Elle entra.

Arthur rageait.

Il resta là pendant une dizaine de minutes.

Il guettait la porte.

Anita ne ressortait pas.

Arthur se dirigea vers un petit restaurant situé en face de la maison.

Il commanda une liqueur.

Il alla s'asseoir tout près de la fenêtre.

Il resta là près d'une heure.

– J'en ai assez, dit-il soudain.

Il se leva.

Il sortit du restaurant.

Durant quelques secondes, il hésita.

Une idée folle d'entrer lui montait à la tête.

Mais il se retint.

Il retourna plutôt vers sa voiture.

Il y monta et revint vers le bureau.

Là, il se changea.

Vers cinq heures, il quitta son bureau pour revenir à la maison.

Anita était de retour.

– Tu es allée magasiner ?

– Oui, tout l'après-midi.

Arthur ne dit rien.

Il voulait réfléchir.

Il était maintenant sûr que la lettre disait vrai.

Mais qu'allait-il faire ?

Quelle décision prendrait-il ?

II

Le concierge se précipita vers le téléphone.

Il dut se reprendre pendant trois fois pour signaler le numéro qu'il désirait.

Il était trop énervé.

Enfin il soupira de satisfaction lorsqu'une voix d'homme annonça :

– Police !

– Ah, c'est vous la police ?

– Oui, oui.

– Venez vite chez nous ! Vite, j'y pense qu'il y a d'la bataille. J'ai entendu un coup de fusil.

– Un coup de fusil ?

– Ou bien de revolver, j'sais pas, moi.

– Où ça ?

– Dans la chambre de monsieur Jean.

– Ce n'est pas ça que je veux savoir, c'est l'adresse ?

– Ah, eh bien, c'est la chambre numéro 5.

– Sur quelle rue ?

– Ici.

– Où ici ?

– Sur la rue Crescent.

Enfin, l'homme lui donna l'adresse de la maison.

– Nous y allons immédiatement.

Le concierge raccrocha.

Il se tourna vers sa femme :

– Ils s'en viennent.

– Qui ?

– La police, c't'affaire !

Il y eut un silence.

Puis la femme demanda :

– Alfred ?

– Quoi ?

– Pourquoi que tu ne vas pas voir ?

– Où ?

– Mais en haut !

– Es-tu folle, Hortense ? Aller voir en haut !

– Ben oui, monsieur Jean est peut-être blessé !

– Peut-être. Mais je ne suis pas pour y aller certain ! Il y a peut-être un bandit en haut.

Soudain, la femme saisit le bras de son mari.

– Écoute !

Ils entendirent le bruit de la porte de dehors qui se refermait.

– C'est quelqu'un qui sort !

Hortense bondit à la fenêtre.

– C'est lui !

– Qui lui ?

– Le monsieur qui est monté dans l'appartement de monsieur Jean il y a une demi-heure.

Le concierge regarda à son tour.

– Il monte dans sa voiture.

– Il va passer devant la porte.

– Attend, on va prendre le numéro de sa licence.

L'œil collé sur la vitre, le concierge regardait.

– 000123.

– Oui, oui, c'est ça, dit sa femme, je l'ai vu.

Alfred répéta :

– 000123.

– C'est facile à retenir, 3 zéros et ensuite 1-2-3.

– Ben oui.

Soudain ils perçurent le bruit d'une sirène.

– La police !

– Oui, regarde la machine.

La voiture s'arrêta devant la porte.

Deux hommes descendirent.

Deux constables.

Ils sonnèrent.

Alfred ouvrit.

- Police !
- J’vous ai reconnu !
- C’est vous qui avez appelé ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- J’pense qu’il y a eu une chicane en haut.
- Chez vos locataires ?
- Oui.
- C’est fini ?
- Oui.
- Pourquoi nous avez-vous fait demander ?
- Ben, parce que...

Alfred n’eut pas le temps de finir sa phrase.

Le constable avait repris :

– Ensuite, ils sont dans leurs appartements, nous ne pouvons rien faire.

– Mais il y a eu un coup de revolver.

Les constables bondirent.

– Un coup de revolver ?

– Oui.

– Pourquoi ne l’avez-vous pas dit plus tôt ?

– Ben, parce que vous parliez tout l’temps, je n’ai pas eu la chance d’le dire.

– Quelle chambre ?

– Numéro 5.

– C’est en haut ?

– Oui.

Les policiers montèrent.

Alfred et Hortense les suivaient de loin.

L’un des constables ouvrit la porte.

La pièce était plongée dans l’obscurité.

Il alluma sa lampe de poche.

– Oh !

– Regarde.

– Un meurtre ?

– Il n’est peut-être pas mort ?

Le constable s’avança.

Il se pencha sur le cadavre.

– Oui.

– Qu’allons-nous faire ?

– Appeler au poste.

Ils redescendirent.

Alfred demanda :

– Qu’est-ce qu’il y a ?

Le constable ne répondit pas.

C’est lui qui posa une autre question :

– Vous avez le téléphone ?

– Oui.

Hortense leur fit signe :

– Suivez-moi.

Ils entrèrent dans l’appartement du concierge.

– C’est ici.

Le constable signala :

– H.A. 7171.

Une voix répondit :

– Police ?

– Fournier de la voiture numéro 18 qui parle.

– Oui ?

– Je suis rue Crescent. Il y a eu meurtre.

Le concierge et la concierge sursautèrent :

– Un meurtre !

– Monsieur Jean !

L'autre policier leur fit signe de se taire.

Celui qui était à l'appareil continua :

– Vous allez envoyer quelqu'un ?

– Tout de suite, je préviens le lieutenant Fortin.

Le lieutenant Fortin était le chef de l'escouade municipale des homicides.

Le policier raccrocha d'un air satisfait.

Le concierge et sa femme se mirent à le bombarder de questions.

– Qui a été tué ?

– Comment a-t-il été tué ?

– Pourquoi avez-vous dit un meurtre ?

Ils les arrêtaient.

– Laissez faire les questions. C'est vous deux qui aurez à répondre tout à l'heure.

Alfred dit tout bas à sa femme :

– Ils nous soupçonnent.

– Tu penses ?

– Bien oui puisqu'il dit que nous devons répondre aux questions.

Ils se turent.

Le lieutenant Fortin et ses hommes arrivèrent une dizaine de minutes plus tard.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Suivez-nous lieutenant, dit celui qui s'appelait Fournier.

Ils montèrent tous l'escalier.

Ils entrèrent dans la chambre numéro 5.

Ils firent de la lumière.

– Un coup de revolver.

Le lieutenant fit signe au médecin légiste.

– Vous pouvez y jeter un coup d'œil.

Le médecin se pencha sur le corps.

– Il est mort instantanément. Une balle dans le dos.

Pendant ce temps, Fortin avait continué ses recherches.

Un peu plus loin, il trouva un revolver.

Il le confia aux experts en empreintes.

L'un d'eux déclara :

– Et il y a de belles empreintes.

– Eh bien, partez immédiatement. Emportez aussi ces verres.

Sur la table, il y avait en effet deux verres.

Les experts s'en emparèrent.

Ils sortirent.

Fortin continua ses recherches.

Mais il n'y avait rien d'autre à trouver.

Il décida alors de descendre chez le concierge.

L'homme qui s'est sauvé dans la voiture semble être le meurtrier.

Alfred possède le numéro de la licence.

Cela pourra-t-il aider la police ?

III

Fortin frappa à la porte de l'appartement du concierge.

Il était accompagné d'un de ses hommes.

Hortense vint ouvrir.

– C'est ici le concierge ?

– Oui.

Elle les fit passer dans ce qu'on pouvait appeler un salon.

Puis elle appela son mari.

Alfred parut.

Fortin commença l'interrogatoire.

Pendant ce temps, l'autre détective prenait des notes.

– C'est vous le concierge ?

– Oui.

– Votre nom ?

– Alfred Poissant.

– Et madame est votre femme ?

– Oui.

La grosse dame ajouta :

– Je m'appelle Hortense !

Fortin se retourna :

– Je vous questionnerai tout à l'heure, madame.

Puis s'adressant à son mari :

– Vous avez entendu le coup de feu ?

– Oui, j'étais dans l'escalier.

– Qu'est-ce que vous faisiez là ?

– Je venais d'une autre chambre au troisième.

– Bon continuez.

– Comme je descendais, j'entendis le coup de feu : alors, j'suis descendu vivement ici et j'ai appelé la police.

– Combien de temps après ?

– Oh, j’sais pas ! Mais assez longtemps, parce qu’avant j’ai tout raconté à Hortense pis c’est là qu’on a décidé de vous appeler.

Fortin réfléchit.

Puis il demanda :

– Vous n’avez vu entrer personne... sortir personne ?

– Oui, monsieur.

– Hein ?

– Mieux que ça, on a le numéro de licence de sa voiture.

– De qui ?

– De la voiture de l’homme qui est venu rendre visite à monsieur Jean.

– Jean ?

– Oui, celui qui habite en haut, Jean Renaud.

– Vous connaissez l’homme ?

– Non, mais c’est un homme assez âgé.

Hortense ajouta :

– J’étais dans le châssis quand il est arrivé, je

L'ai bien vu, je le reconnaîtrais.

– Tant mieux. Vous dites que vous avez le numéro de la voiture ?

– Oui.

– Quand l'avez-vous pris ?

Alfred répondit :

– J'v'nais de vous appeler lorsqu'on a entendu un bruit de porte qui se refermait. Hortense est allée à la fenêtre. On a vu le même homme sortir, il a sauté dans une machine et, lorsqu'il a passé devant la porte, on a pris le numéro de la licence.

Fortin réfléchit une seconde.

– C'est impossible, dit-il.

– Comment ça, impossible ?

– Il faisait noir, comment avez-vous fait pour lire le numéro ?

– Il y a une grosse lumière devant la porte. Ça éclairait assez.

– Peut-être. Vous avez le numéro ?

– Oui, pis c'était bien facile à retenir, c'était

000123.

Hortense l'interrompt :

– Tu te trompes, mon mari, c'était 30123.

– Ben non, tu as dit 3 zéros, parce qu'il y avait trois zéros de suite.

– C'est toi qui te mélanges. C'était un trois et un zéro.

– Non, c'était trois zéros de suite !

Fortin leur imposa le silence.

– Vous êtes certains que les autres chiffres sont 123.

– Oui, dirent-ils ensemble.

Fortin se tourna vers son homme :

– Partez immédiatement, allez vérifier.

– Bien patron.

L'homme sortit.

Fortin reprit son interrogatoire.

– Monsieur Renaud recevait-il souvent de la visite ?

– Pas le soir ; dans l'jour, j'travaille au dehors.

Le lieutenant se tourna vers madame Poissant :

– Et vous madame, vous le savez ?

– Monsieur Renaud ne recevait de la visite que le mardi après-midi.

– Tous les mardis ?

– Oui.

– Qui ?

– Une femme.

– Vous savez son nom ?

– Non, mais c'est une vraie belle femme, grande, jeune et puis riche.

– Riche ?

– Ça en a bien l'air vu qu'elle porte toujours des belles robes.

– Monsieur Renaud ne vous a jamais parlé d'elle ?

– Oh non, parce que c'est une femme mariée.

– Hein !

– J'ai vu son jonc !

Fortin sortit son calepin.

Il prit quelques notes.

Soudain, Hortense murmura :

– Attendez, j’sais qu’a s’appelle Anita.

– Anita ?

– Oui, parce que monsieur Jean l’a dit l’autre jour pis j’ai entendu.

– Ça pourra certainement nous être utile.

La sonnerie du téléphone résonna.

Alfred décrocha :

– Pension Poissant !

Il écouta.

Puis il se retourna :

– C’est-y vous le lieutenant Fortin ?

– Oui.

– Quelqu’un qui veut vous parler.

Le lieutenant prit le récepteur.

– Allo ?

– Lieutenant ?

– Oui.

- Gagnon qui parle.
- Bon, tu as vérifié ?
- Oui, la licence numéro 30123 appartient à monsieur Georges Cadieux, il habite Longueuil.
- Et l'autre ?
- L'autre, c'est la voiture de Arthur Lamarre, le gros courtier en assurances.

– Bon.

– Pour la voiture de Lamarre, il y a deux permis de conduire de levés, un à son nom et l'autre au nom de sa femme, Anita.

Fortin bondit :

- Quel nom avez-vous dit ?
- Anita, c'est la femme de Lamarre.
- Merci, merci bien Gagnon ! Viens me rejoindre immédiatement, nous allons rendre visite à ce Lamarre.

*

La voiture de la police s'arrêta devant le cottage d'Arthur Lamarre.

Fortin, Gagnon et un autre policier descendirent.

Le lieutenant arriva à la porte.

Il mit le doigt sur la sonnette.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit.

– Messieurs ?

Fortin aperçut une jeune et jolie femme.

– Police !

Elle pâlit :

– La police ?

– Oui. Monsieur Lamarre est ici ?

– Oui, il est couché.

– Nous voulons le voir.

– C'est bien, entrez.

Elle les fit passer au salon.

– Asseyez-vous.

Elle vint pour sortir.

– Un instant, dit Fortin.

Elle se retourna.

– Vous êtes madame Lamarre ?

– Oui.

– Votre prénom est Anita, n'est-ce pas ?

– Oui.

Fortin se dit :

– Si son mari a tué, elle doit l'ignorer. Elle ne doit pas savoir que son ami est mort. C'est le temps de savoir.

Il reprit plus haut.

– N'allez pas réveiller votre mari tout de suite, madame.

– Ah !

– Je suis venu lui annoncer une mauvaise nouvelle, vous pourrez peut-être vous même...

– Une mauvaise nouvelle ?

– Oui,

– Mon Dieu, qu'est-il arrivé ?

– Un de vos amis vient de mourir.

– Ah, qui ?

Fortin l’observa attentivement.

– Monsieur Jean Renaud !

Anita pâlit.

Elle se retint au fauteuil pour ne pas tomber.

Son trouble n’était que trop visible.

– Jean !

– Oui madame, il a été assassiné !

Un policier se précipita.

Il l’aida à s’asseoir.

Elle murmurait :

– Jean... assassiné !

Fortin, fort de son avantage, continua :

– On a une bonne description du meurtrier, C’est un homme d’une quarantaine d’années, il est assez gros, de plus, il a une voiture qui porte le numéro de plaque 000123.

Anita s’écria :

– Arrêtez, arrêtez, ce n’est pas Arthur.

– Tiens, tiens, votre mari a donc une voiture portant la plaque 000123. Est-il sorti ce soir ?

– Oui, il est allé à une assemblée...

– Ah, très intéressant.

– Une assemblée politique qu’il m’a dit.

– C’est très ingénieux. On ne peut vérifier son alibi, il y a trop de gens dans une assemblée et plusieurs passent inaperçus.

Il y eut un silence.

Puis Fortin demanda :

– Jean Renaud était votre ami ?...

– Mon ami ?

– Ne mentez pas, nous savons tout. Tous les mardis après-midi, vous vous rendiez à sa chambre.

Madame Lamarre pâlit.

– Vous savez ?

– Oui, et votre mari aussi peut bien l’avoir appris.

– Non, c’est impossible, il ne savait pas.

– Puisque nous l’avons appris, il peut bien lui aussi l’avoir su.

Elle ne savait plus que dire.

– De plus, ajouta Fortin, nous possédons les empreintes digitales de l’assassin. Nous allons tout vérifier immédiatement. Allez chercher votre mari.

– Mais...

– Allez le chercher.

Fortin fit signe à Gagnon.

– Accompagne-la.

Ils sortirent tous deux.

Ils furent environ une minute absents.

Puis Gagnon revint vivement.

– Hé boss.

– Quoi ?

– Lamarre, il s’est sauvé... il n’est plus dans sa chambre.

– Hein !

– La porte de la cuisine était ouverte. Il s’est

sauvé par en arrière.

– Tant mieux, fit Fortin en se frottant les mains.

Gagnon le regarda, surpris :

– Tant mieux ?

– Oui, car si Lamarre s'est sauvé, c'est parce qu'il est coupable. Nous le reprendrons en peu de temps.

Fortin a-t-il raison ?

Lamarre est-il l'assassin ?

IV

La sonnerie de la porte résonna.

Il était onze heures du soir.

– Qui ça peut bien être ? se demanda Brien.

Le détective national des Canadiens français venait à peine de se mettre au lit.

Rosette, sa femme, lui dit :

– Laisse, je vais répondre.

Elle se dirigea vers la porte.

Elle ouvrit.

Il y avait là un homme d'une quarantaine d'années.

– Monsieur ?

Il semblait très énervé.

– Monsieur Brien...

– Pour qu'est-ce que c'est ?

– C’est très grave, il faut absolument que je lui parle.

– Bon bon, entrez.

Elle le fit passer dans le bureau de son mari.

Puis elle revint vers sa chambre.

– Un type pour toi, Albert.

– Tu le connais ?

– Non.

Le détective passa sa robe de chambre.

Rosette ajouta :

– Il dit que c’est très grave.

– J’y vais.

Brien se dirigea vers son bureau.

Il entra.

– Monsieur ?

– Vous êtes bien monsieur Albert Brien ?

– Oui.

– Le détective ?

– Parfaitement.

– Monsieur, c’est terrible ; on va m’accuser de meurtre, et je suis innocent.

Brien essaya de le calmer.

– Asseyez-vous et parlons plus posément.

Le détective alla prendre place derrière son bureau.

– Répondez à mes questions.

Brien prit une feuille et un crayon.

Il se mit à faire des petits ronds un peu partout sur la feuille.

– Tout d’abord, votre nom ?

– Arthur Lamarre.

– Le courtier en assurances ?

– Oui.

– Bon, alors de quel meurtre vous accuse-t-on ?

Arthur expliqua :

– Monsieur Brien, ma femme me trompe.

– Mais ce n’est pas un meurtre.

– Je sais ! Écoutez bien, je ne l’ai su qu’hier.

Alors, ce soir, je me suis rendu chez monsieur Renaud.

– Monsieur Renaud ?

– Oui, Jean Renaud, l’ami de ma femme.

– Continuez.

– Je voulais lui dire ma façon de penser. Jean m’a reçu avec la plus cordiale bienvenue. Il m’a même servi à boire. Il faut dire que je ne lui avais rien dit encore. Soudain, comme nous causions, Jean me dit :

– C’est curieux, il me semble avoir entendu du bruit dans l’autre pièce.

Nous écoutâmes.

Il avait dû se tromper.

On continua de causer.

Soudain, je sursautai. Dans l’ombre de l’autre pièce, j’aperçus la forme d’un homme. Je voulus crier, mais je n’en eus pas le temps.

Il y eut un éclair, un coup de feu.

Jean tomba, frappé dans le dos.

À l'instant même, l'homme bondit sur moi.

Il me mit un linge autour de la bouche, ça sentait l'éther. Je perdis connaissance.

Lorsque je me réveillai, peut-être cinq minutes plus tard, je me levai.

Je tenais un revolver dans mes mains.

Je jetai le revolver par terre.

J'aperçus Jean baignant dans son sang.

Pris de peur, je sortis vivement et revins à la maison.

Il y a quelques minutes à peine, la police est arrivée, elle venait m'arrêter.

Pendant que les policiers causaient avec ma femme, je me suis sauvé par la porte arrière ; c'est tout.

Brien l'avait écouté en silence.

Alors, il questionna :

– Combien d'hommes avez-vous vus ?

– Un seul.

– Était-ce bien un homme ?

– Que voulez-vous dire ?

– Ce ne pouvait être une femme ?

– Non, c’était un homme.

– Quelqu’un vous a-t-il vu sortir du logement de Renaud.

– Je ne sais pas !

Il y eut un silence.

– Comment expliquez-vous que cet homme soit entré dans la maison ?

– Par l’escalier de sauvetage qui donne sur la chambre de Jean. La fenêtre était ouverte.

Arthur mit la main dans sa poche.

Il sortit son portefeuille.

– Monsieur Brien, il faut que vous me sauviez.

– Je le veux bien, mais...

– Mais quoi ?

– Je dois vous avouer que vous êtes bien mal pris.

– Comment cela ?

– Vous avez commis plusieurs imprudences

qui vous rapprochent de la potence.

– Je ne comprends pas.

– Vos empreintes sont sur le revolver. Vous auriez dû prendre la précaution de les effacer. De plus, vous êtes sorti par la porte avant ; vous auriez pu sortir par l’escalier de sauvetage tout comme le meurtrier. Ensuite, vous vous êtes rendu là en voiture. N’importe qui peut avoir reconnu votre automobile.

– C’est vrai, je n’y avais pas pensé.

– Vous avez fait plus que ça.

– Quoi ?

– Vous vous êtes sauvé, et ça, c’est la preuve la plus forte qui servira contre vous, à moins que vous la répariez.

– Comment ?

– En allant vous livrer.

– Prisonnier ?

– Oui.

– Mais...

– Il n’y a pas de mais, il le faut. Autrement, je ne pourrai vous défendre.

– Très bien, j’irai me livrer.

Il se leva.

– Vous allez essayer de trouver le coupable ?

– Oui.

– Combien vous dois-je ?

Brien connaissait son homme :

– Deux cents tout de suite, et trois cents lorsque vous sortirez libre.

– Mais c’est pour rien.

– C’est mon prix.

Lamarre sortit quatre billets de cinquante.

– Je vais me livrer immédiatement.

– C’est ça.

Arthur se dirigea vers la porte.

– Un instant, dit Brien.

– Oui ?

– Comment avez-vous su que votre femme

vous trompait.

– Je l’ai appris par lettre.

– Une lettre ?

– Oui, une lettre anonyme.

– Où est cette lettre, vous l’avez gardée ?

– Je ne sais pas... elle doit être à mon bureau.

Croyez-vous que ce soit très important ?

– Oui. Une autre question maintenant.

Pourquoi n’avez-vous pas dit à votre femme que vous saviez tout ?

– Oh, je l’aime trop, non je n’aurais pu lui dire, et c’est pour cela qu’elle prenait tant de précautions, parce qu’elle savait que si je le savais, je ne lui en parlerais pas mais que je ferais plutôt une bêtise.

– Je vois. Pouvez-vous me donner la clef de votre bureau ?

– Certainement !

– Je vais m’y rendre et essayer d’y trouver la lettre.

Arthur sortit son porte-clef.

Il en prit une.

– C'est celle-là.

– L'adresse ?

– Rue St-Jacques, 0101.

– J'y vais immédiatement.

– Et moi, je me rends au poste de police.

Brien alla reconduire son visiteur jusqu'à la porte.

– Je vous remercie beaucoup, monsieur Brien.

– De rien, monsieur.

– Vous me tiendrez au courant ?

– J'irai vous rendre visite dans votre nouvelle demeure.

Lamarre sortit.

Brien retourna vivement à sa chambre.

– Qui est-ce ? demanda Rosette.

– Une nouvelle affaire.

– Tu sors ?

– Oui, mais je ne serai pas longtemps parti.

– Tant mieux.

– Juste une commission à faire.

– Je t’attends.

Brien s’habilla vivement.

Il sauta dans sa voiture.

Il stoppa dans une petite rue transversale tout près de la rue St-Jacques.

Il se dirigea vers la bâtisse où se trouvait le bureau d’Arthur Lamarre.

Il dut sonner à deux reprises avant qu’un gardien de nuit vint ouvrir.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Police, dit Brien, en montrant sa carte.

Il ne voulait pas que le gardien sache qu’il était détective privé.

– Que voulez-vous ?

– Je cherche une lettre qui doit se trouver dans le bureau de monsieur Lamarre. J’ai la clef du bureau. Vous pouvez m’accompagner.

Le gardien fit entrer Brien.

– Suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers l'ascenseur.

Le gardien semblait toutefois méfiant.

Ils montèrent au deuxième.

– C'est là, dit le gardien, en montrant une porte.

Briein passa le premier.

L'autre le suivait de près.

Le détective introduisit la clef dans la serrure.

Il ouvrit la porte.

Le gardien était toujours aux aguets.

Brien entra.

Il se dirigea immédiatement vers le bureau.

Il entreprit une fouille en règle.

Il eut beau chercher sur le bureau, il ne trouva pas la lettre.

Alors, il s'approcha du panier à papiers.

Il se mit à fouiller à nouveau.

Souvent, il ramassait des lettres.

Mais il les remettait avec dépit.

Soudain, il tressaillit.

– Une lettre pas signée.

Il la lut en vitesse.

– C’est celle-là.

Brien se retourna vers le gardien.

– Je vous remercie, j’ai trouvé ce que je cherchais. Voici la lettre, une lettre anonyme.

Brien se dirigea vers la porte.

En passant près du gardien, il lui dit à l’oreille :

– Je vais vous apprendre une fameuse nouvelle.

– Vrai ?

L’homme prêta l’oreille.

– Vous connaissez monsieur Lamarre ?

– Celui qui travaille dans ce bureau ?

– Oui.

– Je le connais certain.

– Eh bien, il est en prison.

– Hein !

Brien partit.

Le gardien était tellement saisi, qu'il ne pensa même pas à aller reconduire Brien.

Celui-ci dut l'appeler pour se faire ouvrir la porte.

– Hé gardien, je veux sortir.

Revenu de sa stupeur, le brave homme alla faire sortir Brien.

– J'en r'viens pas, lui dit-il, monsieur Lamarre en prison !

La découverte de la lettre aidera-t-elle Brien ?

Et Lamarre, ira-t-il se livrer à la justice ?

VI

Le lieutenant Fortin était revenu au poste de police numéro 1.

Là, il donna des ordres.

– Appelez tous les chars de Radio-Police et dites-leur qu'on recherche monsieur Arthur Lamarre pour meurtre.

Fortin tendit une feuille.

– Voici son signalement.

– Bien lieutenant.

– De plus, faites annoncer par les postes de radio. Qu'on prévienne le public.

– Entendu.

– S'il y a du nouveau, je serai à mon bureau. Laissez-le moi savoir.

Le lieutenant monta l'escalier.

Il entra dans son bureau.

Une heure plus tard, un policier apparut avec un autre homme.

– Lieutenant, voici monsieur Lamarre.

Fortin bondit :

– Quoi ?

– C'est lui, lieutenant.

– Où l'avez-vous arrêté ?

– Nous ne l'avons pas arrêté.

– Ah !

– Il est venu de lui-même.

– Tiens, tiens !

Lamarre expliqua :

– Oui lieutenant, je suis innocent. J'avais perdu la tête tout d'abord, mais ensuite j'ai réfléchi.

– Vous n'auriez pu aller loin, Lamarre.

Fortin fit signe au détective de sortir.

– Avertissez pour qu'on arrête les communications ayant trait à la recherche de monsieur Lamarre.

– Bien lieutenant.

Le détective sortit.

Fortin s’approcha de Lamarre.

Il le fouilla vivement.

Mais le courtier n’avait pas d’arme.

Le lieutenant l’avertit aussitôt :

– Je vous arrête au nom de la loi, Lamarre. Vous vous dites innocent mais il faudra le prouver. N’oubliez pas que tout ce que vous direz désormais pourra servir contre vous.

– Je suis innocent.

– Vous ne pouvez nier que ce soir vous vous êtes rendu chez Jean Renaud ?

– Non, je ne le nie pas

– Vous ne pouvez nier que vous saviez que Renaud était l’ami de votre femme ?

– Je le savais.

– Consentez-vous à la laisser prendre vos empreintes digitales pour qu’on les vérifie avec celles trouvées sur l’arme ?

– Inutile, ce sont les miennes.

– Et vous vous dites innocent ?

– Oui.

– Je ne comprends absolument rien.

– Je vais vous expliquer ce qui s'est passé.

Et Arthur lui fit le même récit qu'il avait fait quelques minutes plus tôt à Albert Brien.

Mais Fortin paraissait sceptique.

– Il vous faudra prouver cette histoire. Vous serez très heureux si le jury la croit.

Fortin sonna.

Un détective parut.

– Faites prendre les empreintes de monsieur, puis conduisez-le aux cellules.

– Bien lieutenant.

L'homme prit Arthur par le bras.

– Suivez-moi !

Lamarre fut emmené aux cellules.

Il savait fort bien que le juge ne croirait pas son histoire.

Toutes les preuves étaient contre lui.

Il n'avait qu'une seule chance, Albert Brien !

Brien décevra-t-il le courtier ?

Et tout d'abord, Arthur Lamarre est-il vraiment innocent ?

*

En sortant de l'édifice de la rue St-Jacques, Brien retourna aussitôt à sa voiture.

Puis il reprit la route vers sa demeure.

Rosette n'était pas encore couchée.

– Tu aurais dû te coucher.

– Je t'attendais.

– Eh bien, je ne me couche pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– J'ai du travail. Je m'en vais dans mon bureau.

– Je puis t'aider ?

– Non, je te remercie.

– Bonsoir !

Rosette entra dans sa chambre.

Le détective alla s'installer à sa table de travail.

Il sortit la lettre de sa poche.

Il se mit à l'étudier ligne par ligne.

Soudain, il se dirigea vers le téléphone.

Il signala un numéro.

La sonnerie résonna trois fois avant qu'une voix répondit :

– Allo ?

– Chotard ?

– Oui.

– Ici Albert Brien.

– Ah, vous appelez tard, monsieur Brien.

– Oui, mais j'ai un ouvrage urgent. Il y a eu un meurtre aujourd'hui et je voudrais que tu fasses une enquête pour moi.

– Bon.

Chotard tenait un bureau d'investigateurs.

Souvent, Brien avait recours aux services de ses hommes pour certaines enquêtes.

– Un dénommé Jean Renaud a été tué. Je voudrais que tu enquêtes au sujet de ses amis, surtout ses ennemis. Donne-moi le plus de détails possible.

– Bien, vous avez l'adresse de ce monsieur ?

– Oui.

Et Brien la lui donna.

– Quand pourras-tu me faire un rapport ?

– Peut-être demain soir ?

– C'est très bien. Bonsoir.

– Bonsoir monsieur Brien.

Le détective raccrocha

Il se remit de nouveau à étudier la lettre.

Lorsqu'il entra dans sa chambre, il passait deux heures du matin

Il se coucha.

Soudain, il poussa sa femme.

– Rosette !

Elle ouvrit brusquement les yeux :

– Quoi ?

– Si tu avais une lettre à écrire et que tu voudrais changer ton écriture, qu'est-ce que tu ferais ?

– Qu'est-ce que tu dis ? fit sa femme encore endormie.

– Brien répéta sa question.

– Une lettre ?

– Eh bien... je... je... je ferais des grosses lettres.

– Pourquoi ?

– Parce que... les femmes font des petites lettres. Dors donc !

Elle se retourna en murmurant :

– Il me semble que tu aurais pu attendre à demain avant de me poser cette question idiote.

Brien se retourna en souriant.

Quelques secondes plus tard, il s'endormait.

*

La voiture de Brien s'arrêta devant la porte du poste de police de la rue Gosford.

Le détective entra.

Il alla immédiatement aux cellules de la sûreté.

Le gardien le reconnut :

– Bonjour monsieur Brien.

– Bonjour.

– Je puis faire quelque chose pour vous ?

– Oui, je veux voir monsieur Arthur Lamarre.

– Ah, le nouveau prisonnier ?

– Oui, je désire avoir un entretien avec lui.

– Cinq minutes, pas plus.

Le gardien emmena Brien vers les cellules.

– Monsieur Lamarre ?

Une ombre se leva.

– Monsieur Brien désire vous voir.

Le gardien ouvrit la porte de la cellule.

– Entrez monsieur Brien.

Le détective obéit.

Lamarre demanda aussitôt :

– Quoi de nouveau ? Vous avez découvert quelque chose ?

– Écoutez, ne me questionnez pas, je n'ai que cinq minutes. Je vais moi-même poser les questions.

– Bien.

Albert commença :

– Depuis quand cette liaison durait-elle entre votre femme et Renaud ?

– Je ne sais pas au juste, peut-être deux mois.

– Monsieur Lamarre, avez-vous des ennemis ?

– Des ennemis...

– Oui.

– Pas que je sache.

– Avant son mariage, votre femme, Anita, doit avoir sorti avec d'autres garçons ?

– C'est probable.

– En avez-vous connus ? Y en avait-il des jaloux parmi ceux-là ?

– Non, je ne me souviens pas.

– Il serait fort possible que quelqu'un aime encore Anita. Il aurait donc décidé de se débarrasser de l'homme qu'elle aime en faisant retomber le crime sur vous.

– C'est une solution possible en effet, mais je ne vois personne.

– Et de votre côté ?

– Comment cela, de mon côté ?

– Quelqu'un vous a-t-il déjà aimé ?

– Moi ?

– Oui.

– Non, personne.

Brien soupira :

– Alors je ne vois plus qu'une seule solution.

– Laquelle ?

– Je ne puis rien dire pour le moment, je dois d'abord enquêter sur le côté de votre femme pour savoir s'il n'y aurait pas quelques prétendants jaloux.

– Bon.

– Quel était le nom de fille de votre épouse ?

– Anita Tessier.

Brien réfléchit :

– Tessier... ce nom me rappelle quelque chose.

Il semblait pensif.

Soudain, il demanda :

– Ne serait-elle pas parente avec Bob Tessier qui a été condamné il y a cinq ans pour vol ?

– Oui, c'est son frère. Il a été délivré il y a deux mois.

– Ah !

– Voyez-vous quelque chose de ce côté ?

– Je ne sais pas.

Une voix résonna :

– Monsieur Brien ?

– Oui.

– Vos cinq minutes sont écoulées.

– Très bien.

Le gardien ouvrit la porte.

Brien tendit la main à Lamarre.

– Bonjour et bon courage.

– Merci.

– C'est ce matin l'enquête du coroner ?

– Oui.

– J'y serai.

– Très bien.

Brien retourna chez lui.

Il alla prendre un bon déjeuner.

À dix heures et quinze, il entra dans la cour où était tenue l'enquête du coroner.

Madame Lamarre était là elle aussi.

Comme témoins, il y avait aussi Alfred et sa femme Hortense.

L'enquête commença

Le premier témoin appelé fut Alfred.

– Votre nom ?

– Alfred Poissant.

– Vous êtes le concierge de la maison Poissant ?

– Oui monsieur.

– Que savez-vous de cette affaire ?

Alfred raconta ce qu'il savait.

Sa femme, le second témoin, répéta à peu près la même chose.

Puis le lieutenant Fortin fut appelé à la barre.

– Lieutenant, vous avez vérifié les empreintes ?

– Oui, ce sont bien celles de monsieur Lamarre.

– Sur le revolver et le verre ?

– Oui.

C'était là la déclaration la plus importante de la journée. C'était aussi la preuve la plus

importante.

Enfin vint le tour de madame Lamarre.

– Votre nom ?

– Madame Arthur Lamarre.

– Madame Lamarre, nous nous voyons obligés de vous poser des questions plutôt personnelles. Depuis combien de temps fréquentez-vous monsieur Renaud ?

– Depuis six mois.

– Vous étiez en bons termes ?

– Oui et non, j'avais décidé de briser avec lui.

– Ah ! Quand l'auriez-vous fait ?

– Je ne sais pas.

– Vous ignoriez que votre mari était au courant de cette affaire ?

– Je l'ignorais.

– Croyez-vous que votre époux ait pu tué monsieur Renaud.

– Je ne sais pas, je ne veux pas l'accuser.

Le juge la sermonna :

– Madame Lamarre, c’est vous la grande responsable de toute cette affaire. Si vous aviez tenu votre rang, tout cela ne serait pas arrivé.

La jeune femme rougit.

– C’est bien, vous pouvez vous retirer.

Le huissier cria :

– Arthur Lamarre.

Deux policiers entrèrent, escortant le prisonnier.

Ils le menèrent jusqu’à la barre.

De nouveau, pour la troisième fois, Lamarre répéta sa fameuse histoire.

Le coroner demanda :

– Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

– Aucune !

Le verdict fut rendu presque aussitôt.

– Arthur Lamarre, vous êtes criminellement responsable de la mort de monsieur Jean Renaud,

vous devrez subir votre procès aux prochaines assises.

Brien n'en entendit pas plus long.

Il sortit de la salle.

Il monta dans sa voiture.

Il retourna immédiatement chez lui.

Sa femme était là.

Il l'appela :

– Rosette !

– Oui ?

– Quelqu'un a-t-il téléphoné pour moi.

– Si.

– Qui ?

– Monsieur Chotard.

– Tu as pris le message en note ?

– Non, il fait dire de l'appeler.

– Très bien.

Brien entra dans son bureau.

Il s'approcha du téléphone.

Il décrocha l'appareil.

Puis il signala le numéro de chez Chotard,

– Allo ? fit une voix féminine.

– Monsieur Chotard, s'il-vous-plaît.

– De la part de qui ?

– Albert Brien.

– Un instant, monsieur Brien.

Il y eut un échange de communication.

Puis Brien perçut la voix de l'investigateur.

– Allo ?

– Chotard ?

– Oui.

– Brien.

– Ah, bon.

– Tu m'as appelé ?

– Oui, ça s'est fait vite, n'est-ce pas ?

– Oui, et je te remercie. Alors ?

– Jean Renaud a vingt-sept ans. Il est agent d'assurances. Il est garçon. On dit qu'il fréquente

la femme d'un riche courtier. Ennemi, aucun. Mais avant d'entrer dans l'assurance, il était en société avec un dénommé Dupaul. Tous les deux tenaient un restaurant. Ils se sont querellés. Le restaurant a été vendu et Dupaul a disparu.

– C'est tout ?

– C'est tout ce que j'ai pu obtenir.

– Bon, je te remercie.

– Faut-il continuer l'enquête ?

– Non, ce n'est pas nécessaire. Fais-moi parvenir ton compte.

– Très bien, monsieur Brien.

Le détective raccrocha.

– Rosette ?

– Oui.

– Le dîner est prêt ?

– Presque.

Sa femme s'avança dans la porte.

– Tu veux dîner de bonne heure, je suppose ?

– Oui, car j'ai beaucoup à faire cet après-midi.

– Dans dix minutes.

– Très bien.

Brien décrocha de nouveau l'appareil.

Il signala :

– H.A. 7171.

Une voix répondit :

– Allo, Police.

– Oui, ici Albert Brien. Je voudrais un renseignement. Donnez-moi le bureau des records.

– Bien monsieur Brien.

Quelques secondes plus tard, une autre voix reprenait.

– Allo ?

– Ici Albert Brien.

– Tiens bonjour monsieur Brien, c'est le sergent Cloutier qui parle.

– Bonjour sergent.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Vous devez avoir le record d'un dénommé Bob Tessier, il est sorti de prison il y a quelques temps.

– Quand a-t-il été condamné ?

– Il y a cinq ans, pour vol. Je voudrais savoir où il demeure présentement. Vous devez avoir ça ?

– C'est probable, un instant.

Deux minutes passèrent.

Puis le sergent Cloutier reprit :

– Allo, monsieur Brien.

– Oui.

– J'ai le dossier en mains.

– Et puis ?

– La dernière adresse que nous avons, c'est 0013 rue De Bullion. Tessier est en chambre là.

– Je vous remercie infiniment.

Brien raccrocha.

Rosette cria :

– Albert ?

– Oui.

– Le dîner est prêt.

– J’y vais.

Mais auparavant, Brien prit le bottin de la ville.

– 0013 De Bullion, madame Rostov !

Il regarda dans l’annuaire téléphonique.

– Elle n’a pas le téléphone.

Il soupira :

– J’irai.

Brien se leva.

Il se dirigea vers la cuisine.

Le détective mangea avec appétit.

Lorsqu’il eut terminé, il se leva aussitôt.

– Tu pars tout de suite ? demanda sa femme.

– Oui, il le faut.

– Tu reviens souper ?

– C’est probable, car cette affaire sera probablement terminée cet après-midi.

Brien soupçonne-t-il quelqu'un ?

Le frère de madame Lamarre ?

Mais pourquoi aurait-il tué Renaud ?

VII

Brien sortit de chez lui.

Il se dirigea vers le bas de la ville.

L'automobile stoppa enfin dans le quartier interlope.

Brien descendit.

Il se dirigea vers une maison basse.

On pouvait voir une enseigne :

– Chambres à louer à la journée ou à la semaine.

Brien sonna.

Une grosse femme vint ouvrir :

– Yes sir, you want a room ?

Brien lui répondit en anglais :

– Non madame, vous êtes madame Rostov ?

– Oui.

– Vous avez un locataire du nom de Bob Tessier.

– Oui.

– Est-il dans sa chambre ?

– Oui, et il est saoul depuis hier.

– Depuis hier ?

– Oui, il est entré vers deux heures du matin ; j'ai été obligée de le traîner jusqu'à sa chambre.

– Je vais le voir.

– Mais puisque je vous dis qu'il dort.

– Ça ne me fait rien madame.

Brien sortit sa carte.

– Je suis détective.

– Détective ?...

– Oui madame. Quelle chambre habite Tessier ?

– La chambre numéro trois.

Brien poussa la vieille femme.

Il entra carrément dans la chambre numéro trois. Couché sur le lit, Tessier dormait.

Brien le poussa brusquement.

– Tessier ?

– Hein ? Quoi ?

– Allons, lève-toi !

– Pourquoi ?

– Police, allons, habille-toi et suis-moi.

– Vous m’arrêtez ?

– Non, mais je veux te causer.

– On peut causer ici ?

– Non, au poste.

Tessier se leva.

Il chambranlait encore un peu.

Mais Brien se dit :

– Le sommeil lui a certainement fait du bien.

Le détective l’aida à se vêtir.

Lorsqu’il fut prêt, Brien le prit par le bras.

– Suis-moi.

Ils sortirent.

Ils se dirigèrent vers la voiture de Brien.

– Monte, dit ce dernier en ouvrant la porte.

Tessier obéit.

L'as détective prit place au volant.

Bientôt la voiture s'arrêtait rue Gosford.

Brien fit descendre son prisonnier.

– Viens !

Ils montèrent un escalier.

Ils s'arrêtèrent devant une porte.

On pouvait lire sur la vitre :

« Lieutenant Fortin, chef de l'escouade
municipale des homicides. »

Brien frappa.

– Entrez !

Le détective poussa la porte.

Il fit passer Tessier.

– Bonjour lieutenant.

– Tiens, monsieur Brien !

Fortin examina Tessier.

– Qui est-ce que vous emmenez là ?

– Quelqu'un.

Il poussa Tessier sur une chaise.

– C'est le frère de madame Lamarre.

– Ah ! Pourquoi l'emmenez-vous ici ?

Brien jeta un coup d'œil à Bob.

Déjà il cognait des clous sur sa chaise.

Le détective déclara :

– Nous allons éclaircir le meurtre de Jean
Renaud.

– Éclaircir ?

– Oui.

Fortin paraissait surpris :

– Il me semble que c'est tout éclairci.

– Vous croyez donc que Lamarre a tué ?

– Oui. Et vous ?

– Je ne dis rien pour le moment. Vous allez
convoquer Lamarre et sa femme ici ; ensuite vous
verrez.

Le lieutenant connaissait trop bien Brien.

Il savait qu'il était inutile de le questionner.

Il ne parlerait pas.

Il téléphona à madame Lamarre, lui demandant de venir tout de suite à son bureau.

Puis il fit monter le prisonnier.

Lamarre entra escorté de deux gardes.

Brien déclara :

– Vous pouvez garder les gardes.

– Bon.

Fortin leur fit signe de rester.

Lamarre demanda :

– Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

– Une idée du détective Brien.

Arthur regarda l'homme qu'il avait engagé.

Il avait une lueur d'espoir dans les yeux.

– Qu'est-ce que nous attendons ?

– Votre femme.

Un profond silence régnait.

Soudain, on frappa à la porte.

– Entrez ! cria Fortin.

La porte s'ouvrit.

Madame Lamarre parut.

– Avancez madame.

Brien se leva aussitôt.

– Madame Lamarre, vous êtes faite, votre frère
a parlé.

Anita pâlit.

Elle jeta un coup d'œil à son frère.

– Salaud !

Brien s'avança.

Il fit signe aux deux gardes.

– Emparez-vous de cette femme. C'est elle la
vraie coupable.

Arthur était pâle.

– Elle, la coupable ?

– Oui.

Bob remua sur sa chaise.

– Tu as parlé ? dit Anita.

– Moi, jamais.

– Quoi ?

Brien se mit à rire :

– Vous êtes tombée dans le piège, madame.

Elle rageait.

Fortin demanda :

– Je ne comprends rien à l'affaire.

Lamarre ajouta :

– Moi non plus.

– Je vais vous expliquer .

– Elle ne peut être la coupable, dit Arthur, c'était un homme.

Brien approuva :

– Je sais.

– Alors ?

– C'est Bob qui a tiré sur Renaud.

– Hein ?

– Mais sur les conseils de votre femme.

– Pourquoi ?

– Écoutez bien.

Et Brien commença :

– Madame Lamarre n’aimait pas son mari.

Elle l’avait marié pour son argent.

Elle tomba amoureuse de Jean Renaud.

Oh, un amour passager seulement, mais elle devint quand même sa maîtresse.

Mais elle se fatigua vite de lui.

Elle a dit elle-même à l’enquête qu’elle avait décidé de se séparer de Jean, mais elle ne le pouvait pas.

Renaud ne le voulait pas et il la tenait.

Il pouvait dire la vérité à Arthur et ce dernier pourrait alors enlever le nom de son épouse sur son testament.

Alors elle eut une idée.

Son frère était sorti de prison.

Il était sans scrupule ; pour quelques piastres, il l’aiderait.

Elle dressa tout un complot.

Anita connaissait bien son mari ; elle savait que s'il apprenait la vérité de source inconnue il irait tout d'abord voir Renaud.

Alors elle écrivit une lettre anonyme, se dénonçant elle-même.

Elle avait averti son frère de se tenir aux aguets.

Lorsqu'Arthur a déclaré à sa femme qu'il allait à une assemblée politique, elle ne le crut pas.

Elle le fit suivre par Bob.

Quand Arthur fut entré, Bob fit le tour de la maison.

Il entra par l'escalier de sauvetage.

Il avait bien étudié les lieux.

Il fit feu sur Renaud et s'arrangea pour qu'Arthur soit accusé.

C'est ce qui arriva.

Quelques heures plus tard, Arthur était mis sous arrestation.

Toutes les preuves étaient contre lui.

Il serait certainement condamné.

Madame Lamarre remporterait par le fait même une double victoire.

Elle hériterait de la fortune de son riche mari en même temps qu'elle se débarrassait d'un homme qu'elle n'aimait plus et qui ne pouvait que lui nuire.

Brien avait terminé.

Fortin demanda :

– Vous avez des preuves ?

– Non, mais madame s'est trahie elle-même. De plus elle n'a point protesté durant mon récit c'est donc que j'avais deviné juste.

Soudain Arthur poussa un cri :

– Attention.

Anita venait de porter vivement la main à sa bouche. Elle avait avalé trois comprimés.

Quelques minutes plus tard, elle se tordait de douleur.

– Elle s'est tuée.

– C’est la meilleure preuve, dit Brien.

Fortin fit un signe.

Les deux gardes firent sortir Tessier.

Puis on vint chercher le cadavre de madame Lamarre.

Brien se tourna vers Arthur.

– Ça vous peine pour votre femme ?

– Me peiner ?... du tout, depuis que je sais la vérité.

Il se tourna vers Fortin.

– Et moi maintenant, je suis libre ?

Fortin sourit :

– Le temps de faire signer quelques papiers.

– Ça va être long ?

– Non, une demi-heure.

Arthur regarda Brien :

– Alors attendez-moi monsieur Brien, car j’ai un chèque à vous remettre.

Cet ouvrage est le 869^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.